

Mohamed Ali

par Claude Boli

INÉDIT



biographie




biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Mohamed Ali

par

Claude Boli

Gallimard

*Couverture : Cassius Clay en janvier 1963. Photo © Marvin Lichtner / Pix Inc. / The LIFE Images Collection / Getty Images.
Combat contre Sonny Liston, mai 1965. Photo © George Silk / The LIFE Picture Collection / Getty Images.*

© Éditions Gallimard, 2016.

Claude Boli est docteur en histoire (De Montfort University, Leicester, Angleterre) et docteur en sociologie (Université de Nantes). Ses travaux portent essentiellement sur quatre sujets : l'Angleterre contemporaine, les populations noires en Europe, l'histoire sociale et la muséographie du sport. Il est Researcher Fellow à De Montfort University, et dirige actuellement le département de la recherche au musée national du Sport à Nice. Il a été commissaire de plusieurs expositions : *Euro 96, Football and European migration*, Pumphouse Museum of People History, Manchester (UK), 1996 ; *Il était une fois le Tour de France*, Monaco, 2009 ; *Football et Immigration*, Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Paris, 2010 ; *Les footballeurs africains en France*, Paris, 2010 ; *Le sport s'affiche*, Paris, 2011 ; *Des batailles et des jeux. Le sport français dans la Grande Guerre. Centenaire 14-18*, 2014. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Manchester United. L'invention d'un club* (La Martinière, 2004) ; *Football : le triomphe du ballon rond* (Quatre chemins / Musée national du Sport, 2008). Il a codirigé *Les jeux Olympiques. Fierté nationale et enjeu mondial* (Atlantica / Musée national du Sport, 2008), *Allez la France ! Football et Immigration* (Gallimard, 2010) et *Des défis et des hommes* (Snoeck Éditions, 2013). Il est membre du comité directeur de l'Association des écrivains sportifs.

*À Basile, Éric, Déjo et Guy Michel,
mes hommes de coin.*

Une éducation à la porte du Sud profond

Les populations noires arrivées aux États-Unis à partir de 1619 du continent africain, principalement du golfe de Guinée (Gambie, Côte-de-l'Or, Sénégal...), furent longtemps les victimes d'une société discriminatoire et ségrégationniste. En dépit d'une participation active aux guerres de conquête de libertés individuelles et collectives (guerre de Sécession, guerres mondiales de 1914-1918 et de 1939-1945), la population noire fut tenue en marge de tous les processus historiques, politiques, économiques, culturels... L'abolition de l'esclavage en 1865 ne changea guère la donne. La réalité quotidienne resta structurellement marquée par un arsenal juridique — notamment avec les « lois Jim Crow » — qui normalisa l'idée d'une nation « séparée mais égale ». Si ce n'est toute l'Amérique, du moins les régions du Sud restèrent longtemps déterminées à maintenir un système rigide où les contacts entre communautés blanche et noire furent quasiment inexistantes. Le vent de la liberté insufflé par les pères de la nation (Abraham Lincoln entre autres) fut stoppé net par une partie de la population peu

encline à laisser des espaces d'action et d'espérance aux Noirs. Qu'en est-il durant les années 1940-1950 ?

À Louisville, tout du moins, la ségrégation perdure et donne lieu à des marqueurs de division. Louisville, « la porte du Sud » comme on l'appelle, n'échappe guère à ces images d'une société en noir et blanc, révélée dans les clichés de photographes témoins d'une époque souillée de cris et de silences racistes. Une plongée dans *The Courier-Journal*, le quotidien local de référence de l'époque, pointe l'invisibilité des populations afro-américaines dans tous les secteurs de représentation (politique, police, université, sport...). Véritable condensé de la situation sociale, la presse fournit d'innombrables preuves de la domination de la ville par la population W.A.S.P. (*White Anglo-Saxon Protestant* : ensemble d'immigrés blancs et protestants d'origine anglo-saxonne). L'image locale se lie de façon ritualisée à des moments de liesse et de fierté dans les sourires contenus de Ben Jones (grand entraîneur et membre du select Louisville Racing Elite) et les visages radieux des vainqueurs du Kentucky Derby (célèbre course hippique annuelle établie depuis 1875). Les autres lieux d'orgueil local transparaissent dans la fréquence des activités philanthropiques (création d'écoles, de centres de rééducation pour les plus démunis, d'associations sportives) guidées par l'éthique de la responsabilité sociale des notables, ou dans la démonstration du bel essor économique du transport naval, de l'industrie du whisky et du tabac. Le Louisville des années 1940 est majoritairement constitué d'une population

blanche dont les ancêtres viennent d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse ou de France. Les Français bénéficient d'ailleurs d'une sympathie déclarée, puisque le nom de la ville est un hommage au roi Louis XVI qui envoya un contingent de soldats pour soutenir les Américains dans leur lutte contre l'opresseur britannique lors de la guerre de l'Indépendance.

Présents depuis plusieurs siècles aux États-Unis, les Noirs sont paradoxalement invisibles, particulièrement dans les arcanes du pouvoir. Absents dans le recensement de 1940, ils sont comptabilisés en 1950 où ils représentent 15,6 % de la population totale. L'invisibilité est aussi « spatiale » : lorsque l'on porte son attention sur des vieux clichés des artères des rues ou boulevards les plus animés ou encore d'autres espaces publics (snack-bars, restaurants, cinémas, parcs et toilettes publics, gares...), aucun Noir n'y figure. Les meilleures salles de spectacles ont pour noms : Brown, Loew's, Strand, Kentucky, ou Mary Anderson. Le Dixie, Grand Théâtre, ou le Lyric, beaucoup moins pimpants, sont les seuls à être autorisés aux Noirs. Un objet on ne peut plus symbolique et présent partout : l'écriteau composé de bois ou de métal où est inscrit *White Only* (réservé aux Blancs) ou *Coloured*. Il définit l'infranchissable. Être noir dans le Louisville des années 1940-1950, c'est consciemment et inconsciemment ajuster son sens de l'orientation aux incommensurables zones interdites pour ne pas trouver le regard foudroyant et incrédule d'un agent de police ou d'un habitant raciste. La couleur de la peau devient en soi une pièce à conviction, un délit naturel. Louisville est toutefois épargné du racisme

brutal qui règne dans les bastions du Sud profond de l'État du Mississippi. Là-bas, des villes connaissent, entre 1900 et 1940, 4 833 cas de lynchages, et les victimes sont dans une forte majorité noires. Les hordes de *nightriders* et du Ku Klux Klan pénètrent dans les maisons en pleine nuit, en arrachent les occupants et les lynchent en public. Bien que ces scènes soient relativement inexistantes à Louisville, la tension raciale y est cependant omniprésente. Le frère du futur boxeur s'en souvient avec émotion :

La ségrégation était appliquée à Louisville, mais c'était une ville tranquille, pacifique et propre. Il n'y avait pas beaucoup de crimes, pas de drogue, très peu d'alcool et de prostitution [...]. Les seuls problèmes que Mohamed et moi avons rencontrés avec des Blancs, c'était lors des promenades dans certains coins de la ville. Si nous nous trouvions au mauvais endroit, des Blancs en voiture s'arrêtaient à notre hauteur pour nous dire : « Hé, les négros, qu'est-ce que vous faites ici ? » Je ne me suis jamais battu. Personne ne m'a jamais attaqué. Ce n'était pas comme dans le Sud profond, mais les gens nous traitaient de nègres et nous demandaient de dégager s'ils pensaient que nous n'avions pas le droit d'être dans tel ou tel endroit*.

C'est dans ce Louisville-là que naît, le samedi 17 janvier 1942, à 18 h 35, à l'hôpital général, Cassius Marcellus Clay Junior, premier fils de Cassius Marcellus Clay Senior et d'Odessa Clay, née Lee Grady. Plutôt dodu, le visage adouci d'une paire de joues rondettes posées sur une peau claire, Cassius est resplendissant de gaieté et d'énergie. « G.G. » comme l'appelle Odessa, en écho au babilage qu'émet le bébé Cassius pour extérioriser ses

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 318.

désirs, est aux yeux de sa mère unique et singulier. Il fait preuve d'une précocité déconcertante. Il apprend très vite à marcher, à parler et surtout à exprimer avec une grande force de persuasion tout sentiment de mécontentement. À deux ans, il lui arrivait de se réveiller au milieu de la nuit pour sortir du placard de sa chambre tout ce qui lui était accessible. À quatre ans, il assumait avec une certaine confiance un rôle de chef de bande parmi ses camarades. Odessa est amusée et fière de voir l'enfant doté de telles qualités. Quant à Clay Senior, plus distant à l'égard de Cassius Jr, il est aussi agréablement surpris de la précocité de son fils. Plus tard, il dira que le champion a tout naturellement hérité de certaines de ses dispositions. Deux ans après Cassius, naît Rudolph Valentino Clay. Les deux garçons sont très proches. Rudolph voue une admiration sans bornes à cet aîné qui le lui rend bien en jouant régulièrement le rôle de grand frère protecteur. Dans les jeux, Cassius s'octroie toujours le rôle du chef et Rudolph est son fidèle lieutenant. L'envie de tout faire comme son frère aîné le poussera plus tard à embrasser une carrière de boxeur amateur et à se convertir à la religion musulmane.

Bien que les salaires de la mère et du père mettent la petite famille à l'abri du besoin, les deux garçons comprennent vite que les ressources d'Odessa et de Cash (surnom du père) sont peu compatibles avec un comportement dispendieux. Hamburgers et hot dogs constituent le gros de leur alimentation tandis que le poulet et les pommes de terre sont réservés aux jours exceptionnels. Leurs vêtements proviennent de *charity shops*, magasins où les familles en

difficulté économique peuvent acheter des objets d'occasion à moindre coût et trouver un brin d'honneur en payant habits, jouets, livres ou disques à la mode. La famille est propriétaire d'une maison très modeste de quatre pièces, avec un grand orme planté à l'arrière. Le toit fuit et le porche risque de s'écrouler. Cassius Clay se souvient :

La vérité, c'est que tant que j'ai vécu à Louisville, j'ai vécu dans la semi-pauvreté [...]. Bien sûr, à Louisville, les quartiers noirs ont moins l'air de ghettos que ceux de certaines grandes villes et il y avait des « bourgeois » parmi les Noirs, mais la famille Clay n'a réussi à entrer dans ce milieu que grâce à l'argent que j'ai gagné sur le ring².

Les enfants grandissent au 3302 Grand Avenue, dans la partie ouest de la ville, un quartier sans histoire, peuplé majoritairement de Noirs. Les populations les plus démunies sont plutôt du côté de Snake Town, et les nantis résident dans California Area.

Cassius et Rudolph pratiquent différents sports mais aucun ne les séduit vraiment. Grâce à sa rapidité et à ses excellents réflexes, l'aîné excelle au football américain, sans y être assidu... Dans leur ville, l'attraction sportive principale est le Kentucky Derby, célèbre course hippique qui a lieu chaque année au mois de mai. Il est toutefois difficile de s'identifier au vainqueur. Le souvenir du Noir Jimmy Winkfield, originaire du Kentucky et jockey de légende du début du XX^e siècle, est bien loin et aucun adolescent noir ne se voit prendre la relève. Jackie Robinson, l'une des stars du base-ball, est le

sportif le plus adulé. Premier Noir admis en *major league*, il plaît par sa classe sur le terrain et surtout par sa réserve vis-à-vis des mouvements d'émancipation. Apprécié du grand public, Robinson fait des émules dans les cours d'école et dans les ruelles.

La scolarité de Cassius est médiocre. À l'école primaire de Virginia Avenue, il se distingue uniquement dans les matières artistiques. Au lycée, il réussit péniblement à obtenir le baccalauréat en juin 1960 avec une faible moyenne. Il finit 376^e sur 391. Ses professeurs s'accordent à dire qu'il est un garçon agréable, respectueux mais peu disposé aux études. Toutes les personnes qui l'ont côtoyé de près durant ces années préfèrent insister sur sa joie de vivre plutôt que sur ses aptitudes intellectuelles.

Depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, la conversion au christianisme est caractéristique des populations afro-américaines, qui conservent par ailleurs des croyances et des pratiques animistes. La religion est certainement l'un des signes uniques d'intégration. Chaque dimanche, les deux frères accompagnent leur mère dans l'enceinte de la congrégation baptiste. À l'exhortation du pasteur à une foi indéfectible se mêle le rêve d'un monde meilleur où la condition des Noirs s'améliorerait sensiblement. Clay, déjà très jeune, fait l'expérience des atrocités du racisme. En août 1955, il est bouleversé par l'histoire d'Emmett Till, quatorze ans, adolescent de Chicago en vacances dans le Mississippi rural, enlevé puis battu à mort. Son crime : s'être adressé de façon familière à Carolyn Bryant, une jeune Blanche de vingt et un ans. La photographie de son visage horriblement tuméfié est

relayée dans la presse nationale³. Les mouvements des droits civiques s'y intéressent pour pointer l'atrocité de l'acte. Cassius racontera :

Emmett Till et moi étions à peu près du même âge. Il avait été assassiné dans le canton de Sunflower, au Mississippi, et je me revois, huit jours plus tard, planté au coin de la rue avec une bande de copains, on regardait les photos que publiaient les journaux et les magazines de la presse noire. Une photo le montrait en train de rire et l'air heureux. Sur une autre, il avait la tête tout enflée et écrasée, les yeux exorbités, la bouche tordue et les lèvres toutes fendues. Sa mère avait eu du cran. Elle avait refusé de le laisser enterrer tout de suite, pour que des centaines de milliers de gens puissent défiler devant son cercueil ouvert, à Chicago, et contempler son corps mutilé. On m'avait raconté qu'il était né le même jour et la même année que moi, et je m'étais senti une profonde affinité avec lui⁴.

Une famille noire et blanche

L'origine de la famille de Marcellus Clay Senior est connue. Ses grands-parents furent esclaves et ils savaient lire et écrire. Ses arrière-grands-parents comptaient parmi les « Noirs libres » recensés dans le Kentucky. Le nom « Clay » provient d'un notable local, ami d'Abraham Lincoln, abolitionniste, mais intimement persuadé de la suprématie de la « race blanche » :

Je suis convaincu que la race caucasienne ou blanche est la race supérieure ; les spécimens de cette race ont le cerveau plus gros et mieux constitué ; un corps mieux développé et une ossature parfaite. Les découvertes de la science moderne prouvent que les bâtisseurs de pyramides et les Égyptiens qui inventèrent les hiéroglyphes et les lettres étaient des Blancs. Ainsi cette question si longtemps débattue est maintenant réglée. Les historiens sont désormais d'accord pour considérer la race caucasienne comme la plus évoluée de toute l'histoire de l'humanité¹.

Clay Senior est né en 1912 dans le comté de Jefferson (Kentucky). Son teint très noir suppose qu'il y a eu très peu de mixité dans sa famille. D'extrac-

tion pauvre, il trouve dans des petits boulots les fruits d'une subsistance respectable. Doué pour le dessin, il en fait plus tard son métier. À Louisville, Cash est un artiste reconnu. Il peint des enseignes de magasins et des fresques religieuses. À tous ceux qui prêtent un tant soit peu attention à sa façon directe de s'exprimer, il répond qu'il est un artiste et le plus grand ! Les mauvaises langues disent qu'il se prend pour un vrai peintre. Dans les mots de Cash, l'image de l'artiste frustré n'est guère dissimulée. Pour lui, le trait artistique ne suffit pas, il faut aussi s'exprimer dans son accoutrement, le soin de son visage et de sa chevelure. Costume à carreaux, chemise à motifs ou de couleur rose, bottes en cuir de grande marque constituent la garde-robe du père dandy... Grand admirateur des acteurs-séducteurs hollywoodiens des années 1920-1930, Cash se plaît également à reproduire la moustache fine de Clark Gable ou de Rudolph Valentino, son acteur préféré. L'application de produits défrisants complète l'attirail de séduction. Avec une chevelure crépue transformée en coiffure lisse à l'européenne, Cash expose l'embarras d'une population en quête d'identité définie. Entendre parler Cash, c'est tenter de suivre le tempo d'une gouaille sans égale. Son langage est direct, argotique et profondément rythmé. Sans vergogne, il répète à tout le monde qu'il vaut beaucoup plus que ce qu'il est et que ce qu'il fait :

J'étais destiné à la peinture et, dans d'autres circonstances ou à une autre époque, beaucoup plus de gens auraient su de quoi j'étais capable. Je n'ai pas de préférence parmi mes pein-

Mohamed Ali

par Claude Boli

■ « Je suis l'Amérique. »

Mohamed Ali (1942-2016), né Cassius Marcellus Clay Jr., est un personnage hors du commun. Premier boxeur à devenir triple champion du monde poids lourds, il est autant connu pour un style de combat qui n'appartient qu'à lui, incarné dans son célèbre slogan « flotte comme un papillon, pique comme une abeille », que pour ses prises de position et ses déclarations fracassantes. Adulé puis vilipendé après avoir refusé de servir dans l'armée américaine au moment de la guerre du Vietnam et s'être converti à l'islam aux côtés de Malcolm X, dépossédé de son titre mondial, il finira par être réhabilité et par recevoir la médaille de la paix Otto Hahn, au nom de l'Organisation des Nations unies, « pour son engagement en faveur du mouvement américain contre la ségrégation et pour l'émancipation culturelle des Noirs à l'échelle mondiale ».

Texte inédit

Cassius Clay en janvier 1963. Photo © Marvin Lichtner / Pix Inc. / The LIFE Images Collection / Getty Images.
Combat contre Sonny Liston, mai 1965. Photo © George Silk / The LIFE Picture Collection / Getty Images.



Mohamed Ali
Claude Boli

Cette édition électronique du livre
Mohamed Ali de Claude Boli
a été réalisée le 14 juin 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045410-5 - Numéro d'édition : 253741).
Code Sodis : N56005 - ISBN : 978-2-07-249300-3.
Numéro d'édition : 253743.